



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Chef-d'oeuvres dramatiques de P. & T. Corneille

avec le jugement des savans à la suite de chaque pièce

Le Festin De Pierre, Comédie. La Comtesse d'Orgueil, Comédie

Corneille, Pierre
Corneille, Thomas

Londres, 1783

Scene III.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-49794](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-49794)

Voici l'heure à-peu-près où ceux... Mais qu'est-ceci ?

Tu ne m'avois pas dit qu'Elvire étoit ici.

SGANARELLE.

Savois-je que si-tôt vous la verriez paroître ?

SCENE III.

ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE, GUSMAN.

ELVIRE.

DOM JUAN voudra-t-il encor me reconnoître ?
Et, puis-je me flatter que le soin que j'ai pris...

D. JUAN.

Madame, à dire vrai, j'en suis un peu surpris ;
Rien ne devoit ici presser votre voyage.

ELVIRE.

J'y viens faire sans doute un méchant personnage ;
Et, par ce froid accueil, je commence de voir
L'erreur où m'avoit mise un trop crédule espoir.
J'admire ma foiblesse, & l'imprudence extrême
Qui m'a fait consentir à me tromper moi-même,
A démentir mes yeux sur une trahison,
Où mon cœur refusoit de croire ma raison.
Oui, pour vous contre moi, ma tendresse séduite,
Quoi qu'on pût m'opposer, excusoit votre fuite.
Cent soupçons, qui devoient alarmer mon amour,
Avoient beau contre vous, me parler chaque jour,

B ij

18 *Le Festin de Pierre,*

A vous justifier toujours trop favorable,
J'en rejettois la voix qui vous rendoit coupable,
Et je ne regardois, dans ce trouble odieux,
Que ce qui vous peignoit innocent à mes yeux:
Mais un accueil si froid & si plein de surprise,
M'apprend trop ce qu'il faut que pour vous je me
dise;

Je n'ai plus à douter qu'un honteux repentir
Ne vous ait, sans rien dire, obligé de partir.
J'en veux pourtant, j'en veux, dans mon malheur
extrême,

Entendre les raisons de votre bouche même.
Parlez donc, & sachons par où j'ai mérité
Ce qu'ose contre moi votre infidélité.

D. JUAN.

Si mon éloignement m'a fait croire infidèle,
J'ai mes raisons, Madame, & voilà Sganarelle.
Qui vous dira pourquoi . . .

SGANARELLE.

Je le dirai? Fort bien.

D. JUAN.

Il fait . . .

SGANARELLE.

Moi? S'il vous plaît, Monsieur, je n'en sai rien.

ELVIRE,

Hé bien, qu'il parle, il faut souffrir tout pour vous
plaire.

D. JUAN.

Allons, parle à Madame, il ne faut point se taire.

S G A N A R E L L E.

Vous vous moquez, Monsieur.

E L V I R E , à Sganarelle.

Puisqu'on le veut ainsi,

Approchez, & voyons ce mystère éclairci.

Quoi, tous deux interdits! Est-ce-là pour confondre...

D. J U A N.

Tu ne répondras pas?

S G A N A R E L L E.

Je n'ai rien à répondre.

D. J U A N.

Veux-tu parler, te dis-je!

S G A N A R E L L E.

Hé bien, allons tous doux.

Madame...

E L V I R E.

Quoi?

S G A N A R E L L E , à D. Juan.

Monsieur.

D. J U A N.

Redoute mon courroux.

S G A N A R E L L E.

Madame un autre monde avec quelque autre chose,
 Comme les conquérans, Alexandre, est la cause
 Qui nous a fait en hâte, &, sans vous dire adieu,
 Décamper l'un & l'autre, & venir en ce lieu.
 Voilà pour vous, Monsieur, tout ce que je puis
 faire,

E L V I R E.

Vous plaît-il D. Juan , m'éclaircir ce mystere ?

D. J U A N.

Madame , à dire vrai , pour ne pas abuser...

E L V I R E.

Ah , que vous savez peu l'art de vous déguiser !
 Pour un homme de cour , qui doit avec étude
 De feindre , de tromper , avoir pris l'habitude ,
 Demeurer interdit , c'est mal faire valoir
 La noble effronterie où je vous devrois voir.
 Que ne me jurez-vous que vous êtes le même ,
 Que vous m'aimez toujours autant que je vous aime,
 Et que la seule mort , dégageant votre foi ,
 Rompra l'attachement que vous avez pour moi :
 Que ne me dites vous qu'une affaire importante
 A causé le départ dont j'ai pris l'épouvante ,
 Que si de ton départ j'ai lieu de m'offenser ,
 Vous avez craint les pleurs qu'il m'autoit fait verser ;
 Qu'ici d'un long séjour ne pouvant vous défendre ,
 Jen'ai qu'à vous quitter , & vous aller entendre ,
 Que vous me rejoindrez avec l'empressement ,
 Qu'a pour ce qu'il adore un véritable amant ,
 Et , qu'éloigné de moi , l'ardeur qui vous enflamme ,
 Vous rend ce qu'est un corps séparé de son ame ?
 Voilà par où , du moins , vous me feriez douter
 D'un oubli que mes feux devroient peu redouter.

D. J U A N.

Madame , puisqu'il faut parler avec franchise ,
 Apprenez ce qu'en vain mon trouble vous déguise.

Je ne vous dirai point que mes empressements
Vous conservent toujours les mêmes sentimens,
Et que, loin de vos yeux, ma juste impatience
Pour le plus grand des maux me fait compter l'absence.

Si j'ai pu me résoudre à fuir, à vous quitter,
Je n'ai pris ce dessein que pour vous éviter;
Non que mon cœur encor, trop touché de vos
charmes,

N'ait le même penchant à vous rendre les armes;
Mais un pressant scrupule, à qui j'ai dû céder,
M'ouvrant les yeux de l'ame a su m'intimider,
Et fait voir qu'avec vous, quelque amour qui m'engage,

Je ne puis, sans péché, demeurer davantage.

J'ai fait réflexion que pour vous épouser,
Moi-même trop long tems j'ai voulu m'abuser,
Que je vous ai forcée à faire au ciel l'injure
De rompre, en ma faveur, une sainte clôture,
Où par des vœux sacrés vous aviez entrepris
De garder pour le monde un éternel mépris.
Sur ces réflexions, un repentir sincère
M'a fait appréhender la céleste colère.

J'ai cru que votre hymen, trop mal autorisé
N'étoit pour tous les deux qu'un crime déguisé,
Et que je ne pouvois en éviter les peines,
Qu'en tâchant de vous rendre à vos premières chaînes.

N'en doutez point; voilà, quoiqu'avec mille ennuis,
Et pourquoi je m'éloigne, & pourquoi je vous fuis.
Par un frivole amour voudriez vous, Madame,
Combattre le remords qui déchire mon ame,

22 *Le Festin de Pierre,*

Et, qu'en vous retenant, j'attirasse sur nous,
Du ciel, toujours vengeur, l'implacable courroux?

E L V I R E.

Ah scélérat, ton cœur, aussi lâche que traître,
Commence tout entier à se faire connoître;
Et ce qui me confond dans les maux que j'attends,
Je le connois enfin lorsqu'il n'en est plus tems.
Mais sache, à me tromper, quand ce cœur s'étudie,
Que ta perte suivra ta noire perfidie,
Et que ce même ciel dont tu t'oses railler,
A me venger de toi voudra bien travailler.

S G A N A R E L L E, *bas.*

Se peut-il qu'il résiste, & que rien ne l'étonne?

(*Haut.*)

Monfieur...

D. J U A N.

De fauffeté, je vois qu'on me soupçonne.
Mais, Madame...

E L V I R E.

Il fuffit, je t'ai trop écouté.
En ouir davantage, est une lâcheté;
Et, quoi qu'on ait à dire, il faut qu'on se surmonte,
Pour ne se faire pas trop expliquer sa honte.
Ne te figure point qu'en reproches en l'air,
Mon courroux contre toi veuille ici s'exhaler,
Tout ce qu'il peut avoir d'ardeurs, de violence,
Se réserve à mieux faire éclater ma vengeance.
Je te le dis encor, le ciel armé pour moi,
Punira tôt ou tard, ton manquement de foi;
Et si tu ne crains point sa justice blessée,
Crains du moins la fureur d'une femme offensée.

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Il ne dit mot, il rêve, & les yeux sur les miens...
Hélas! si le remords le pouvoit prendre.

D. JUAN.

Viens,

Il est tems d'achever l'amoureuse entreprise.
Suis-moi.

SGANARELLE.

Le détestable! A quel maître maudit,
Malgré moi, si long-tems mon malheur m'affervit!

Fin du premier Acte.